

La revue *Histoires littéraires* à Paris, chez Du Lérot *éditeur* (Tusson) dirigée par Jean-Jacques Lefrère et Michel Piersens affiche fièrement : vol. XII, n° 45. Elle est sous-titrée : « Revue trimestrielle consacrée à la littérature française des XIX^e et XX^e siècles ». L'ayant pratiquée, me vient le désir de dire que *Histoires littéraires* nous apprend, littéralement, à lire. Lire Rimbaud ou Verlaine, par exemple, comme si c'était la première fois. Revue savante, mais qui ne présente nullement les défauts attachés aux revues universitaires. L'humour, voire les « vacheries » ne sont pas absents, en particulier dans les rubriques « En société » et « livres reçus ». La « chronique des ventes et des catalogues » est souvent édifiante : voulez-vous les *Moralités légendaires* de Jules Laforgue en demi-reliure Mercher à 450 €, les *Poèmes saturniens* de Verlaine, ayant appartenu à Huysmans, sont évalués à 30/40 000 €. À vos bourses ! Si certains manuscrits ou livres ne trouvent pas acquéreurs, tel le *Tombeau d'Edgar Poë* invendu à 55 000 € après une estimation « décourageante » (*sic*) à 80/100 000 €, de plus l'exemplaire étant dans un état médiocre, ce ne fut pas le cas du manuscrit des *Premières communions* « partis » à 40 000 € !... On peut y découvrir une lettre de Léon Valade à Jules Claretie (citée) relative à une soirée des Vilains Bonshommes : extrait : « Arthur Rimbaud, retenez ce nom qui [...] sera celui d'un grand poète ». Dans « Livres reçus », ce commentaire à propos d'un *Aragon* signé Hamid Fouladvind : « Il n'est pas à la portée de tous d'écrire à la hauteur d'Aragon. » Autre exemple de « lecteurs » à propos du livre d'Emmanuel Pierrat *100 livres censurés*, ce commentaire : « Encore un effort, Maître, pour être un révolutionnaire. » Pour (moi) le plaisir ces quelques mots à propos d'un ouvrage sur Charles Cros : « Quant à fréquenter l'Homme Propre vu par Charles Cros, c'est à vous dégouter pour toujours de l'usage du savon : « On naît filles, on naît garçons / on vit en chantant des chansons / On meurt en buvant des boissons. Et que vivent les bateaux ivres ! » A propos d'un autre livre de Jean-Philippe Bielher, *Tête-à-tête : introduction(s) à Paul Valéry*, le critique avisé cite,

in fine, Maurice Blanchot « L'œuvre de Paul Valéry est à elle-même son propre commentaire. Elle n'existe que pour permettre à l'esprit qui la fait réfléchir sur elle. [...] Tous ceux qui viennent après cet effort essentiel d'approximation et de contestation ne semblent plus que des historiens sans rigueur. » Il y a ainsi plus de 60 pages de comptes rendus en petit corps. Ne vous y trompez pas, le sérieux frappe à la porte et beaucoup de comptes rendus peuvent prendre trois ou quatre pages et sont de véritables études, pas toutes, il s'en faut, « dézinguantes ». Ces points de vue sont anonymes, en fin de rubrique sont indiqués les noms des collaborateurs... Le numéro d'*Histoires littéraires* que j'évoque ne se contente pas de publier ces rubriques. Y est publié un inédit d'Aloysius Bertrand (chaque numéro s'efforce de nous donner à lire un manuscrit retrouvé : Cocteau, Fargue, Vercors, Nerval, Apollinaire, un télégramme de Mallarmé, *et al.*). Des entretiens également (Pivot ou Michel Butor). Les découvertes, les révélations sont si nombreuses : une floraison de tout instant. Dans le numéro 45, ici cité, on peut y découvrir une publication des années 1946 à 1958, intitulée *Les Belles lectures*, au croisement de la revue et du livre, création d'un certain Maurice Kaplan : 126 pages de texte par livraison (à l'origine), livre à réaliser soi-même en reliant les cahiers avec de la ficelle (cela ne donnerait-il pas des « idées » aux revuistes actuels ?). Les publications sont « haut de gamme » : Balzac, Alfred de Musset, romans français ou étrangers en texte intégral, à faible prix, œuvre militante et humaniste, des écrivains tels Julien Benda, Edouard Herriot, René Lalou, Joë Bousquet, préfacèrent ces publications de vulgarisation qui s'adressaient, en particulier, au corps enseignant. Selon l'auteur de l'étude, Jean-Pierre Bacot, « après 13 ans d'existence, *Les Belles lectures* se sont éteintes au début de 1959, sans doute [...] à cause de la rapidité montée en charge du Livre de Poche, introduit en France en 1953 [...] par Henri Filipacchi et Guy Shoeller [futur créateur de la collection *Bouquins* après *la Pleiade*]. » À lire, dans ce même numéro, une étude de Laurent Bihl sur le *Courrier français* dirigée par Hippolyte-Jules Roques, qui s'appuya sur des transfuges du *Chat noir*. Jules Roques fut, à n'en pas douter, un curieux zigue, fuyant les huissiers, payant au compte-gouttes ses collaborateurs, à vous de le découvrir cet

« homme double ». Avant de quitter (à regret) *Histoires littéraires*, je me dois de dire un mot sur le numéro précédent (43) qui sous le titre générique de « Les chantiers de François Caradec » lui rend un hommage fraternel et vibrant d'empathie, tout en reconnaissant dans un liminaire que l'auteur (François Caradec) aurait détesté... Des inédits, un entretien également inédit avec Jean-Paul Goujon (fidèle collaborateur de *Histoires littéraires*), des lettres reçues par François Caradec, voici un échantillonnage des correspondants : Noël Arnaud, Marcel Aymé, Gaston Chaissac, René Clair, Jean Dubuffet, André Hardellet (grand poète), Ionesco, Paul Léautaud, Pierre Prévert, Michel Leiris, Pascal Pia, Raymond Queneau, Boris Vian : ce qui indique l'univers et les passions de François Caradec (il publia des livres sur *Raymond Roussel*, l'œuvre d'Alphonse Allais, Alfred Jarry, une *Histoire de la littérature enfantine*, *Raymond Queneau* : ce n'est qu'un choix : voir la bibliographie dans le numéro 43 de *Histoires littéraires* (il dirigea également des collections et ses études ou articles se comptent par centaines). Je ne résiste pas à vous livrer ces quelques lignes extraites de son entretien avec P. Goujon : « Il avait été obligé de louer cette chambre, car il adorait lire des romans policiers, et il ne pouvait le faire chez lui. Chaque fois qu'il en lisait un, sa femme arrivait et lui disait : "Mais malheureux, que fais-tu ? Tu ne te rends pas compte, tu es de l'Académie française. S'il y avait un journaliste qui arrive et te surprenne ainsi, tu aurais une belle réputation !" Il avait donc loué une chambre tout exprès, et on croyait que c'était pour des raisons amoureuses, des parades [...] : quand il est mort on a retrouvé plein de romans policiers dans cette chambre... » « Il est Paul Valéry et qu'importe que François Caradec ait « brodé » peu ou prou... Pour ne pas quitter *Histoires littéraires*, je veux signaler que le numéro 45 publie : « Journal d'un jeune homme de vingt-trois ans ». A propos de *Pierrot le fou*, il écrit : « un film beau à pleurer, l'écran n'existe plus, il n'y a que les couleurs de Godard, la poésie, la liberté même – la liberté ou la mort, l'amour ou la mort : et Pierrot meurt. » On voit le jeune écrivain démarcher « sur tous les fronts : *Observateur*, *Arts*, *N.R.F.*, *Les quatre Saisons*, *Lettres françaises* », assister à un concert chez Jankélévitch où se trouve Marie Dormoy, déclarer son amour pour *Improvisation sur*

des poèmes de Mallarmé de Boulez, écouter Mitterrand à la Mutualité avec enthousiasme, écrire « La passion est un brasier où tout fond ; plus rien n'a de consistance, il n'est plus de limite, tout entre immensément dans l'être [...]. Oui, l'âme a les dimensions du monde, alors ; la musique lui fait jouxter l'infini. » (Année 1985.) Je retrouve le même auteur dans le numéro 49 de *La Revue littéraire*, dont j'écrirai plus loin, ou il y est question de Ruquier, d'Ardisson, Manuel Valls, Eric Zemmour, et quand je lis : « Un auteur ne doit pas être son propre ami et ne doit pas se faire confiance », cela sonne cruellement à mes oreilles, à mes yeux, heureusement l'écrivain fait l'éloge d'Henry de Montherlant et ce qu'il cite de lui est beau, suit un autre éloge : Julien Coupat (voir également *Nioques* numéro 7/8 dirigé par Jean-Marie Gleize) et je ne peux m'empêcher de penser à une attitude de « gauche-molle » : qui sous entend plus révolutionnaire que moi, tu meurs !. Où est le poète, romantique, touchant, occupé de beauté de 1965 ? Dominique Noguez mérite le respect mais le hasard éditorial le dessert, en cette occurrence... La « mondanité » banale aurait-elle remplacé la pensée du monde (une autre *mondanité*) ? Je songe à cette phrase de 1965 : « Le réchauffé n'est jamais comme ce qui est chauffé pour la première fois. » Nous vieillissons mal ; je ne m'en excepte pas, pas du tout.

P.S. J'ai omis de citer ce qui fut l'éditorial du premier numéro de la revue *Histoires littéraires*, voici « Après avoir, pendant longtemps, fait le vide autour des *grands* auteurs condensés dans de *grandes* œuvres, la recherche littéraire veut maintenant saisir ce qu'elle excluait : auteurs prétendus mineurs, genres douteux, avant-textes et souci extra-littéraires. Non par intérêt pervers pour les marginalités, mais parce que tous ces éléments concourent à donner sens à ce que l'activité littéraire a produit de plus fort. » Programme dont on peut aujourd'hui mesurer qu'il continue d'être rempli (*cf.* la « parenthèse » qui suit).

(parenthèse)

Qu'est ce que le paysage littéraire ? Périodiquement des noms semblent s'obscurcir voire cesser de clignoter et d'autres venir, ou revenir à l'avant-scène. La revue *Europe*, par le passé, a consacré un fort beau volume au poète vaudois Gustave Roud et la même revue a remis à l'honneur Henri Calet. Oui, il est des noms ainsi comme ceux d'Henri Calet, d'Armand Robin, Georges Henein, Raymond Guérin, qui semblent s'éloigner ou se rapprocher de nous. Il est vrai que ces écrivains, et la liste n'est pas du tout exhaustive, sont des écrivains pour lecteurs possessifs. On lit Calet ou Armand Robin ou Georges Perros pour soi, pour son plaisir, pour jouir d'être peu à les fréquenter à les connaître. On s'en ouvre discrètement à un ami et si on rencontre la même ferveur on communique silencieusement. Comment apprécier pareils destins, pareilles méprises ? Peut-être sont-ce des œuvres, des écrivains qui s'exposent en retrait ? Ils reviennent périodiquement, comme si chaque nouvelle génération de lecteurs qui se lève, devait les découvrir, de nouveau, afin qu'ils puissent renouveler voire agrandir le cercle de leurs adeptes. Je pourrais ajouter qu'ils sont Georges Henein, Raymond Guérin, Pierre Herbart, des écrivains *pour les revues*, pour les revuistes. On leur consacre des numéros spéciaux, on retrouve des inédits, on publie des lettres, on annonce des rééditions, on republie des témoignages de leurs contemporains, de nouvelles photographies, on remet à jour la biographie, la bibliographie – et ainsi la librairie, la presse, l'édition poursuivent leur chemin, sacrant, consacrant celles ou ceux qu'ils avaient oubliés hier et qu'ils risquent de réoublier demain. Qu'importe. Les amateurs auront juste eu le temps de se procurer ces œuvres, de se les approprier, de les aimer, de les choyer.

XXIX

(Petite leçon balzacienne)

Honoré de Balzac n'a certainement pas « fondé » des revues ; il lui est arrivé d'égarer ses deniers dans des imprimeries. Toujours, notre auteur, fut préoccupé par la chose pécuniaire, abattant un travail de titan pour noircir feuillets et feuillets, pour toucher un peu de sous, et calmer les huissiers qui, selon l'expression tout faite, campaient à sa porte. Le même Honoré eut ou crut avoir, un certain jour, une idée géniale pour faire rentrer la « phynance ». Voici ce que nous conte Octave Mirbeau dans *La Mort de Balzac* (éditions Siollage) : « [...] Balzac imaginait, en riant [...] un moyen sûr et rapide de gagner beaucoup d'argent, assez d'argent pour fonder un grand journal [...]

Rien de plus simple expliquait-il, et à portée de toutes les intelligences. Il s'agirait de faire paraître une petite feuille hebdomadaire, qu'on appellerait *Le Journal des Médecins*. Cette feuille ne contiendrait rien d'autre que la liste des morts de la semaine, avec le nom du médecin en regard de chaque mort [...]. Vous voyez d'ici les médecins... Ce serait énorme...

Et Balzac riait, à grands éclats, de cette invention. » Mais voici, selon Octave Mirbeau, une conclusion, pour le moins, inattendue.

« Or, quelques années après, un Américain, à bout de ressources, qui ignorait absolument cette boutade de Balzac, réalisait cette idée de Balzac. Elle fut le point de départ d'une des plus grosses fortunes, et d'un des plus grands journaux du monde. »

À quoi bon, dès lors, dépenser argent et énergie pour fonder des revues qui, pour la plupart, si ce n'est la majorité, se soldent à terme par une faillite financière. Qui relancera, sérieusement, l'idée du génial Balzac ?! Internet n'existe-il pas ? (J'y reviendrai avec la revue « sur toile » *Secousses*...) Et comment se fait-il qu'Alfred Jarry qui ne cessa de chercher des subsides et s'adonna à la pratique revuiste n'eut-il pas eu, à son tour, cette idée hydropathe ? J'en perds mon latin de cuisine (surtout que j'ai sous les yeux la quatrième page de couverture d'A.P. 203, qui

comporte une recette intitulée « La salade de César », œuvre de son rédacteur en chef qui n'omet pas de nous informer que cette « salade [fut] particulièrement appréciée par William Carlos Williams, Louis Zukofsky, George Oppen et Gertrude Stein », ajoutant un prudent : « ...dit-on ».) Du bureau sur l'Atlantique au à la cuisine sur l'Atlantique... (Pardon, Honoré.)

XXX

(Questions sans réponse (à vous de les imaginer...)
Ou le retour « attendu » d'Histoires littéraires...)

Vous avez de multiples activités en littérature vous vous occupez des *Cahiers Lautréamont*, vous co-dirigez avec Michel Pierssens *Histoires littéraires*, revue trimestrielle. Vous avez réédité *La maison de la vieille* roman contemporain de Catulle Mendès aux éditions Champ Vallon et faut-il le préciser vous n'êtes pas un universitaire, vous êtes médecin...

J'aimerais Jean-Jacques Lefrère que vous me contiez la naissance des *Cahiers Lautréamont* en quelle année et pourquoi bien sûr et pourquoi *Lautréamont* et non *Isidore Ducasse*.

Les dernières livraisons des *Cahiers Lautréamont* sont consacrées à Lautréamont au Japon. Nombreuses sont les contributions il y a en particulier la reproduction de très belles eaux fortes de Tetsuro Kounai mais comme s'est organisé ce numéro et pourquoi selon vous l'intérêt porté au Japon à *Lautréamont*. Quand on regarde les bibliographies sur les études ducassiennes au Japon les traductions on est très impressionné. Ils ont traduits les textes de Bachelard, Deguy, Aragon, Pleyner et d'autres...

XXXI

Un jour, un correspondant m'a écrit :

« Je ne vous indique pas la date de parution du prochain numéro, car nous ne publions que dans la nécessité et compte tenu de nos possibilités financières... » Ce correspondant est Guy Benoît qui publie une revue intitulée *Mai hors saison* et sous ce même titre des livres précieux de Dominique Labarrière ou Paul Valet, écrivains trop tôt disparus, éditeur et écrivain fidèle s'il en est Guy Benoît fait imprimer ses livres au Temps qu'il fait nom également de la maison d'édition de Georges Monty à Cognac, Cognac qui fut jadis le berceau de *La Tour de Feu* de Pierre Boujut avec ses chers compagnons Adrian Miatlev et Edmond Humeau, ainsi une chaîne semble se former, se reformer de génération en génération et sans doute est-il plus important pour Guy Benoît de consacrer un numéro de sa revue à Dominique Labarrière où se côtoient Pierre Dhainaut, Jean-Louis Giovannonni, Bernard Noël, Franck Venaille, Antoine Emaz, que de publier à tout prix une revue trimestrielle ou semestrielle. Ce sont là des entreprises modestes, mais en rien démodées, d'utilité littéraire et publique, nécessaires comme me l'écrit mon correspondant. Oui, et je me prends à penser que dans le monde des revues il y a de la place, beaucoup de place pour ceux que la passion d'écrire et de publier emporte.

Celles et ceux qui ont connu André Breton dans la dernière partie de son existence, je rappelle que Breton nous quitta en 1966, savent ce que recouvrent ces mots : *La Promenade de Vénus*. C'était là en effet, dans un café des Halles ainsi nommé, que se réunissaient autour d'André Breton le dernier groupe surréaliste. On pourrait bien sûr plaisanter un peu sur ces réunions quotidiennes mais ce serait oublier l'importance qu'eurent ces séances de café pour les plus ou moins jeunes gens qui s'y retrouvaient. Dans un très beau livre intitulé *Les Ménines* Claude Courtot écrit ceci : « J'ai fréquenté le café surréaliste pendant 5 ans, entre 1964 et 1969. Nous étions là une quarantaine d'individus venus d'horizons sociaux divers, mais réunis par un goût commun de la poésie et de l'art, et un refus des mêmes instances répressives. » Et plus loin : « J'ose affirmer que le café surréaliste a changé ma vie. Il a marqué mon existence au point que cette période continue de hanter mes rêves. » Et plus loin encore : « Si on me proposait demain de revenir m'asseoir au café *La Promenade de Vénus*, j'y courrais aussitôt. De toutes les scènes passées de mon existence, il n'y a que les séances du café que j'aimerais revivre. Parce qu'elles sont irremplaçables. » Je ne pense pas qu'il y ait de la nostalgie, à vrai dire, dans ces lignes de Claude Courtot, j'y entends un pouls qui n'a cessé de battre, et il est bon également que des revues soient là pour nous le rappeler, *Supérieur Inconnu* que dirigea Sarane Alexandrian, mais aussi *Infosurr* sous titrée le Surréalisme et ses alentours. Sans oublier une revue qui emprunte son titre à André Breton : *Pleine marge* créée – et récemment disparue – par Jacqueline Chénieux.

Je voudrais signaler l'existence d'un ouvrage collectif publié par les éditions Le Festin et consacré à l'écrivain bordelais Jean Forton (qui de plus en plus est republié, heureusement). J'attire votre attention sur une très belle contribution de Xavier Rosan qui s'interroge sur un siècle de revues littéraires, à Bordeaux, prenant prétexte du fait que Jean Forton fut lui-même revuiste, créant, avec des proches, en 1950, *La Boîte à clous* placée sous le double patronage de Jean Cocteau et de François Mauriac ; miracle des revues de faire voisiner les noms d'écrivains que tout semblerait séparer voire opposer. Je reviens au texte de Xavier Rosan, il écrit : « À juste titre les responsables de revues se considèrent comme des amateurs, *littéralement* : des personnes qui aiment. Ils s'attachent à transmettre leur passion vers d'autres amateurs inconnus [...] À cette implication éthique, correspond alors, de temps à autre, un caractère esthétique prononcé, pouvant confiner à l'élégance : celle-ci transparaît partout dans la conception même de l'objet, mais aussi dans sa mise en pages ou dans le ton de ses articles. » Il ne m'est que de songer aux *Cahiers du Sud* de Jean Ballard qui aidé de son épouse dirigea la revue, à Marseille, de 1914 à 1966, pour confirmer les lignes de Xavier Rosan... qui ajoute : « enthousiastes, généreux et sans un sou, telle est la revue, on ne saurait faire mieux ». Les revues sont les feux-follets de l'édition. Leur rareté en fait précisément leur prix, toujours trop tard, après coup, comme le dirait André Gide, elles gagnent leur procès en appel. Et Xavier Rosan d'évoquer *Le Chat huant*, *Abeilles et Pensées* (merveilleux titre) du tout jeune Jean Cayrol, future figure de l'édition au Seuil, *La Revue libre de Bordeaux*, la silhouette du grand poète Louis Emié (aujourd'hui réédité aux éditions de La Table ronde), et encore *Jeunesse*, *Les Cahiers du fleuve*, *L'Echalote* ou *Contre-feu* ou *Zone* de Didier Arnaudet, et j'en passe. Oui, Bordeaux ville bourgeoise, s'il en est, a eu, et a encore, ses écrivains, ses poètes, ses éditeurs, et leurs revues...

XXXIV

J'entends une rumeur persistante, accusatrice, pour ne pas dire moqueuse, et davantage. Ce qui me gêne en est le ton familier, style « hé, mec ! », « hé, toi qui planches sur les revues », et comme toutes les insinuations de ce type cela est fort désagréable, les insinuations étant relativement humiliantes. Allonzy. « Hé, mec, tu ne sais pas que le Net ça existe, ou quoi. » Et moi de répondre, piteux, oui je connais le net pour les lunettes, les W.C., la cuisine, le carrelage, les écrans de T.V., etc. J'ajoute, pour prouver que j'ai des Lettres : « Tout vient à point, qui peut attendre », honorant ainsi le Sieur Rabelais. Assez de fariboles, foin de ces digressions incongrues et de ces coquecigrues. Revenons à nos moutons (on ne saurait mieux dire, selon moi).

Un petit retour en arrière

La revue *Le Mâche-Laurier*, sous-titrée « Revue de poésie », dont le titre fut emprunté à Pierre de Ronsard, vécut de janvier 1994 (n°1) à juin 2008 (n°25 et dernier). Comme le sous-titre le laisse entendre, il y eut peu de proses (études, critiques, etc.) et, par ailleurs, peu d'auteurs non francophones. Revue de poésie, donc, geste pur, accompagné par la présence dans chaque numéro d'un ou de plusieurs peintres. Editée par les éditions Obsidiane (dirigées par François Boddaert) elle s'attacha à révéler de nouvelles plumes, tout en saluant ses contemporains. 25 numéros d'environ 80 pages, il m'est donc impossible de souligner telle ou telle collaboration. A chaque numéro nouveau (la revue était semestrielle, puis devint annuelle) je me précipitais d'abord sur les inédits de poètes publiant pour la première fois (les revues *Petite* et *Rebouts* accomplissent, également, un travail de révélation : seule subsiste *Rebouts* : j'y reviendrai). (Saluons les fondateurs de la revue *Petite* fondée par Christiane Veschambre et Florence Pazzottu, rapidement rejointes par Thierry Trani.) Pour plus de précisions, *le Mâche-Laurier* « relaye » en quelque sorte la revue *Obsidiane* fondée en 1978 par Henri Thomas,

figure tutélaire des futures éditions Obsidiane avec la complicité de François Boddaert. La revue *Obsidiane* s'arrêta à son numéro 30, en 1986, par un hommage *naturel* à Henri Thomas, le sommaire est prestigieux, de Supervieille à Maurice Blanchot en passant par Follain ou Jaccottet, ou Dominique Aury, Jacques Brenner, *et autres*. De parti-pris j'évoquerai le très beau texte de Maurice Blanchot quand il évoque un « danger exaltant autour duquel le livre s'écrit silencieusement », lire Henri Thomas est, assurément, cette expérience. J'eusse dû évoquer le « conseil de rédaction » du *Mâche-Laurier* où selon de mauvaises langues, ou de fins gosiers (je n'ai pas évoqué Rabelais au hasard) les décisions éditoriales se prenaient au milieu de forces libations. N'est-ce pas Christian Doumet, Pascal Boulanger, Jean-Claude Caër, Pascal Commère, Bruno Grégoire, Petr Kral, Patrick Maury, Emmanuel Mosès (à coup sûr : le plus sage !), Gérard Noiret, Jean-Baptiste de Seynes et, à seigneur tout honneur, François Boddaert ? Mais revenons à nos moutons ! Et puisqu'il faut me rendre au Net, je m'appuierai sur Rabelais : « Le grand Dieu fit les planètes et nous faisons les plats nets. »

Oyez

Secousse est le nom, aux éditions Obsidiane, d'une nouvelle revue sur le Net : <http://revue-secousse.fr>. Le Lecteur ou l'auditeur retrouvera des noms déjà cités : Jean-Claude Caër, François Boddaert, Gérard Noiret. J'ai sous les yeux, environ une centaine de pages qui ont été « sorties ». Je ne puis donc « juger » de l'ensemble de *Secousse* n°3 (*Troisième secousse*), n'ayant pas accès à l'ensemble du sommaire ni à la sonothèque. Dommage : Jean-Claude Caër ne nous livre pas d'inédit mais une sorte de fiche signalétique, comprenant un extrait de *Sépulture du souffle* (éd. Obsidiane). Suivent de beaux poèmes d'Henri Droguet, les derniers vers fascinent : « on désosse l'étrangement menu / Dieu millénaire omnivore / on se vautre et roule à l'hercynien fourbi / au fourbu lexique / on rêve rien / vagues vertiges / verger vert en vrac et vulpin ». Les traductions ne sont pas mises de côté : Luciano Erba, traduit par Gérard Cartier (un habitué des éditions Obsidiane) une découverte malgré de

rare publication en France. Le sommaire se poursuit, toujours de haute tenue, il n'est que de signaler parmi ces « pages » la présence de Franck Venaille, mais j'éprouve le sentiment de lire un sommaire « classique », heureusement que François Boddaert met la main à la pâte et signe des poèmes datés de 1754 ou 1811, ou 1848, et un, ô surprise, d'août 2003, il s'agit d'un hommage bien dans la lignée de François Boddaert aux articles parus dans *Les études villeneuviennes*, il y est beaucoup question de vin même de « brandevin », une vendange haute en couleur et qui réjouit le gosier et l'âme... Je ne vais pas détailler le sommaire, car il me semble que les revues sur le « Net » ont tendance à enfler, comme dans la fable... Je n'oublierai pas un entretien avec Jean-Loup Trassard, ou les photographies de Michèle Le Braz (le monde de la ferme). Pour mon plaisir, je m'arrêterai sur l'étude de Gérard Noiret : « L'hypothèse d'une poésie sexuée » où il montre, démontre le peu de place fait aux femmes jusque dans les anthologies et revues poétiques. Remarquable, au passage, que seules les éditions P.O.L., et la collection d'Yves di Manno, « Poésie » chez Flammarion atteignant une certaine forme de parité dans la publication des femmes poètes. Ô âme de Marceline... Gérard Noiret citant, à juste titre, *Seigneur...* de Geneviève Huttin, et *Lettres d'Iduimée* de Marie Etienne (aux éditions Seghers), affirme qu'il a acquis la conviction que certains textes ne pourraient être écrits que par des femmes. Je ne m'inscris pas en faux (je fus le co-éditeur de Huttin et d'Etienne), je me demande si, par exemple, ce raisonnement vaudrait pour Anne-Marie Albiach, Fabienne Courtade ou Marie-Françoise Prager (*Narcose*, L'arachnoïde éditions). J'ai dit que je me réservais un certain plaisir, c'est une note dans le texte de Gérard Noiret : « Les derniers livres de Roubaud marqués par un langage d'une pauvreté consternante participent, en dépit du savoir et de l'habileté qu'ils mobilisent, et en dépit de la hauteur atteinte par *Quelque chose noir*, de la même insignifiance poétique que les productions slam qu'il dénonce. » Mais n'est-ce pas cela le « Net » faire courir des critiques, voire des « ragots » ? Le paradoxe, je me répète, étant de livrer au « lecteur » un modèle « classique » : rubriques, notes de lecture, inédits, traductions, etc. ? À l'évidence, j'aimais davantage le côté un peu

« fermé », voire élitiste, du *Mâche-Laurier*, mais *Secousse* porte bien son nom puisque la revue me dérange, m'embarrasse. Et puis, *mea culpa*, je n'ai pas dit un mot de « La leçon de Ribérac », emprunt aragonien par Jean-Théodore Moulin, d'une langue *verte*, placée sous la figure de « reverdy » : « Qu'un aheurt – ô fils du tailleur de pierres reverdy / Pierre – fasse impérieux s'enquérir du *lit de la pierre* / [...] Rien / Pourtant ne pourra rédimmer le noir ni le silence / Qui règnent au fort de la nuit lors même que triomphe / S'abat et n'agrippe la main gourdelourde du froid. » Je subodore que ces vers ont du plaire à quelques anciens complices du *Mâche*, et, à seigneur tout honneur (*bis*), à François Boddaert. Je vous offre un quatrain prélevé dans *troisième Secousse* dudit Boddaert :

*Semis de plâtre à la volée, lancé pour la fraîcheur des ceps !
La feuille est là, la rafle enfle lentement les grumeaux d'or :
fromenté, malvoisie, samoureau, pinot noir, pinot blanc,
tresseau, plant du roy – le fameux cot à grain noir.*

(juillet 1825)

P.S. : Je précise qu'un livre de Jean-Théodore Moulin devrait paraître bientôt aux éditions Obsidiane.

XXXV
l'épreuve de l'étranger

La revue *Po&sie* n°135, déjà évoquée, dirigée par Michel Deguy avec comme rédacteurs en chef adjoints Claude Mouchard et Martin Rueff, publie un inédit d'Antoine Berman (aujourd'hui, malheureusement disparu) auteur de *L'épreuve de l'étranger*, réflexion, étude sans pareil sur la traduction. Le titre de sa contribution est : « La naissance de la grande prose française ». Ce que nous pouvons comprendre très vite est que la traduction par Amyot du *Plutarque* au XVII^e siècle fondera le français tel que le pratiquera Montaigne (qui se réfère beaucoup à cette traduction). Tel fut le rôle fondateur de la traduction la plus accomplie. Montaigne saluera le *Plutarque* d'Amyot : « Nous autres ignorons étions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier : sa mercy, nous osons à cett' heure et parler et écrire ; les dames en régèrent les maîtres d'école ; c'est notre bréviaire. » Montaigne d'évoquer : « un parler simple et naïf », car « l'écrivain, on le sait, doutait assez des capacités du français à devenir une langue pensante ». J'y insiste le *Plutarque* d'Amyot fournit à Montaigne la façon d'écrire dont il a besoin : « Montaigne écrit comme Amyot ». Avant d'aborder avec Antoine Berman la question : « comment une traduction pourrait-elle fonder un art de la parole ? », il faut rappeler que « la traduction est le fondement du discours de la séduction ». J'ajoute avec notre auteur : « Si l'éloquence est l'art du déploiement des "clauses" c'est-à-dire des *phrases*, c'est bien les traductions qui fournissent ces phrases et l'art de leurs multiples combinaisons. » Le « référé » sera *Plutarque* traduit qui a « fonctionné comme un modèle d'éloquence orale ». La question étant de joindre et de lier ensemble les mots choisis et pour cela il faut se fier à « l'oreille », « joindre, mais aussi lier les choses ensemble » d'où que plusieurs auteurs prôneront pour la prose un principe *d'allongement*, un principe anti-classique et anti-rhétorique : plus une phrase est longue, et plus elle devient difficile à construire, ordonner, équilibrer, maîtriser ». Ajoutons que « c'est évidemment en traduisant les "clauses" plutôt étirées et

irrégulières de *Plutarque* qu'Amyot a acquis l'expérience (et le goût) des phrases longues. » Si je lis bien la traduction du *Plutarque* est à l'origine de notre français et, en particulier, des phrases longues à la Proust ou à la Julien Gracq. On revient de loin. Mais j'éprouve une gêne par rapport au numéro 135 de *Po&sie*. La publication d'un texte de Marina Tsvetaeva, intitulé « Ma réponse à Ossip Mandelstam ». La traductrice rappelle que Tsvetaeva et Mandelstam ont vécu entre février et juin 1916 un amour passionnel, auquel Mandelstam mit fin. Le texte ici traduit a été écrit par Tsvetaeva 10 ans plus tard... A mes yeux c'est un chapelet de récriminations et d'ordures. Mandelstam ne sait pas écrire de la prose ; il ne fut jamais un révolutionnaire. Tsvetaeva, elle, fait l'éloge de son engagement, contrairement au « petit-bourgeois » Mandelstam fasciné par le pouvoir, elle fut « révolutionnaire » avec l'Armée des Volontaires. Elle ira jusqu'à justifier un mot d'ordre des Volontaires : « À bas les Youpins » en livrant la suite de la déclaration : « Sauvons la Russie ». Ces pages sont d'une tristesse accablante. D'autant que Tsvetaeva ne pouvait pas ignorer que quand Mandelstam écrivait de la prose (prose qu'elle cloue au pilori) c'étaient des périodes où il ne pouvait plus écrire de vers. Ceci dit *Voyage en Arménie* traduit par André du Bouchet (excusez du peu) est un chef-d'œuvre (éditions du Mercure de France), parmi d'autres chefs-d'œuvre en prose, dont *Timbre égyptien*, traduit du russe par Georges Limbour (là aussi, excusez du peu) et D.S. Mirsky (éditions le Bruit du temps). Je prélève ce membre de phrase pour M. T. : « il y a dans tout adieu une résurgence de noces tristes ». On trouvera dans ce même numéro des merveilles, les poèmes de Petr Kral : « le feuillage ridé de l'arbrisseau voisin me rendant par son murmure » « mais le temps glisse de nouveau vers l'arrière des lettres expédiées nous reviennent par la fenêtre » ; sans doute est-il temps que je dise que Petr Kral est également un fort prosateur. Pour « me consoler » de ce que j'ai rapporté plus haut je cite Claude Mouchard dans une contribution à *Po&sie* : « [...] Ossip Mandelstam dans *L'armée des poètes*, évoque ces jeunes gens qui apportent leurs poèmes en exigeant leur publication immédiate [...] ils se considèrent comme ces purs auteurs qui n'ont rien à savoir des autres écrivains. « Il ne leur vient jamais à l'esprit, écrit Mandelstam (remarquable

au passage qu'il se trouve beaucoup plus de jeunes gens pour écrire de la poésie que pour en lire), *que la vocation de lecteur puisse mériter tout autant de respect que la vocation de poète* ». Les éditeurs, les revuistes ont tant de fois l'occasion de le vérifier : combien de manuscrits, tapuscrits leur sont-ils adressés *pour rien*, alors qu'il suffirait de consulter un catalogue ou un sommaire de revue ?

Il me revient à la mémoire que dans les années 1960, Michel Deguy, avant d'entamer son aventure aux éditions Belin, avait intitulé une revue *Poésie*, simplement, qui commença par publier son numéro 100 et la revue se déclina de dizaine en dizaine, manière de souligner un projet, de l'identifier comme différent en le bornant dans le temps, le goût de programmer autrement, de rêver un après, un ailleurs et la numérotation des livraisons devient l'endroit où se manifeste l'utopie des faiseurs de revues, leur présence à eux-mêmes et aux autres. D'ailleurs, *Poésie* était pour une grande part un projet collectif, sous-entendant des voyages en Amérique du Sud et des interventions « artistiques » dans l'environnement...

XXXVI

Je pourrais évoquer Maciej Niemiec, Vaslav Nijinski, Luiz Pacheco, sans oublier des auteurs de langue française dont Olivier Gallon qui avec Laurent Pinon dirige la revue *La Barque* qui publie son numéro 8. On l'a deviné, beaucoup de textes sont traduits, autre caractéristique de la revue elle ne rechigne pas à confier 20 ou 30 pages à un auteur. Dans ce numéro de plus de 300 pages très nourrissant et qui devrait satisfaire tous les appétits littéraires (il comporte même un CD audio tiré d'une adaptation des *Cahiers* de Vaslav Nijinski, déjà nommé) j'ai choisi le « dossier » Joseph Brodsky. Il s'ouvre sur une citation de l'auteur : « Tu voyais en toi l'enfer, puis dans la réalité. » À 23 ans Brodsky fut condamné et jugé, en 1964, par les autorités soviétiques pour « parasitisme social ». Interné à l'hôpital psychiatrique de la prison de Leningrad il y fut atrocement traité (je reprends les termes d'Olivier Gallon) : « On me faisait des piqûres de calmant terribles. On me réveillait en pleine nuit, on me faisait prendre des bains glacés, on me serrait dans une serviette humide puis on me mettait à côté du chauffage. La chaleur séchait la serviette et me tailladait la peau. » Il fut condamné à cinq ans de travaux forcés dans un village du Grand Nord, continuant d'écrire malgré des journées « passées à pelleter du fumier ». En France, signalons que Sartre prendra sa défense. À l'Union des Ecrivains de Leningrad. Efim Etkins et Frida Vigdorova prendront sa défense (bien qu'il ne fût pas membre de l'Union), et témoigneront en sa faveur lors de son procès. Pendant son exil, Anna Akhmatora reste en contact avec Brodsky, converse jour et nuit « en pensée » avec lui. Elle lui dédicace un de ces recueils : « À Joseph Brodsky dont les vers me paraissent magiques ». L'année précédente elle avait porté en épigraphe à son poème « La dernière rose » (1962) un vers que Brodsky lui avait dédié. Brodsky fut libéré 18 mois plus tard et expulsé en 1972. *La Barque* publie les minutes du procès de Joseph Brodsky accusé de mener « une existence antisociale ou parasitaire ». À la question du juge, mainte fois répétée, Brodsky répondra : « J'écris des poèmes. Je suis traducteur. Le juge

s'acharne : « combien de temps avez-vous travaillé ? » Je laisse aux lecteurs de lire l'entièreté de ce dialogue de « fous » dont l'absurdité révèle une paranoïa d'Etat. Brodsky ne cessera de dire : « J'écrivais des poèmes. Je travaillais. » Vous découvrirez cette phrase dans un témoin de l'accusation : « L'intelligence est une arme dangereuse pour ceux qui la possèdent. » D'autres témoins à charge seront cités qui tous commenceront pas déclarer : « Je ne connais pas personnellement Brodsky. » Un ouvrier, un retraité, un professeur de marxisme-léninisme... Mais je vous laisse découvrir le détail et vous horrifier. Plus tard, Brodsky dans une conversation avec Salomon Volkov (ici reproduite), analysera la « nature » des membres du K.G.B. « Il faut qu'ils fassent quelque chose pour justifier leur existence d'une façon ou d'une autre. C'est là qu'il faut chercher l'origine de beaucoup d'affaires "fabriquées". [...] Ce n'est que la bureaucratie simple phénomène purement bureaucratique, qui, en l'absence totale d'instances de contrôle, s'épanouit jusqu'à atteindre des dimensions incroyables et se met à faire n'importe quoi. » *Dans un pays où il est plus difficile de se rendre à une laverie que dans une geôle du K.G.B.* Je vous renvoie donc au numéro 8 de *La Barque*. Que je dise, d'emblée, que l'œuvre poétique du futur prix Nobel est époustouflante (même en français), grandiose et vous capte dans son filet langagier, dans son vers, dans sa phrase, comme savent le faire les esprits visités par le génie. *La Barque* publie, en entier, la longue *Élégie à John Donne*, dans une traduction, impeccable comme toujours, de Christian Mouze. Je voudrais ne pas citer mais tout recopier, voici, cependant, quelques vers : « John Donne a fermé les yeux. Et la mer avec lui. / Et la côte crayeuse qui domine la mer. / L'île entière dort, en proie au même rêve. / Et chaque jardin est cadennassé. / Dorment les érables, les pins, charmes, épicéas et le sapin. / Dorment les versants, les ruisseaux sur les versants, les chemins. » « Mais écoute ! Là-bas dans les froides ténèbres, / quelqu'un pleure là-bas, quelqu'un chuchote dans la peur. / Là-bas quelqu'un est abandonné à l'hiver. / Et pleure. Là-bas il y a quelqu'un dans les ténèbres / La voix est si ténue ! En vérité une fine aiguille. / Mais pas de ff... Et si solitaire dans la neige. / Partout le froid, les ténèbres... / Elle coud. La nuit avec l'aube... Tout en haut ! /

Qui pleure là-bas ? Est-ce toi mon ange, / qui sous la neige attend comme l'été / le retour de mon amour ? ». Encore « *Non, ne sanglote pas, mais tu pleures, John Donne. / Tu es couché, seul, et la vaisselle dort dans le buffet, / la neige vole sur la maison endormie, / la neige vole là bas dans la nuit.* » Comment ne pas songer aux peines et au destin de Brodsky lui-même, à sa « déportation » ? Je ne citerai que trois quatrains du poème « À Anna Akhmatova » :

Vous lèverez votre beau visage, / votre rire est comme un mot d'adieu, / sur le pont réchauffé le son vague / viendra troubler le vide instant. // Je ne voyais pas, je ne verrai pas vos larmes, / je n'entendrai pas le frottement des roues / qui vous emporteront vers le golfe et les arbres / de ce pays sans monument pour vous. // Dans cette chambre accueillante, sans livres, / sans admirateurs, mais pas pour eux non plus, / appuyant le front sur votre paume, / vous écrirez sur nous en biseau. » *En biseau*, sera repris plus tard par Akhmatova elle-même... Ainsi, vont les œuvres majeures qui se côtoient, se répondent et s'embrassent, semblables à l'humain, étant l'humain dans sa splendeur fragile, créatrice. Après ce « dossier » de plus de 100 pages, le traducteur Christian Monze, dont l'« autorité » traductrice du russe est depuis longtemps acquise, compare, justement, la vie et l'œuvre de Brodsky à celle de François Villon. « Un rapprochement [...] se fonde toujours sur d'impondérables », dit-il. Mais « les murs » ajoute-t-il, qui séparent deux êtres sont autant de voiles qui s'écartent et lèvent et déploient l'horizon. » (Chapeau).

La Revue littéraire publiée par les éditions Léo Scheer a atteint son 50^e numéro. Elle fut mensuelle, puis trimestrielle, et, de nouveau mensuelle ; aujourd'hui elle réfléchit sur son avenir éditorial. Parmi les aspects qui la caractérisent est la constance avec laquelle elle a publié en septembre et en janvier des numéros intitulés « La rentrée littéraire ». Dans son numéro 48 elle recense 38 livres qui tous ont droit à une note de lecture plus ou moins longue, mais ces notes sont précédées d'articles et d'entretiens avec Florent Georgesco et Julia Curiel qui ont en charge cette publication, avec Angie David. Ainsi, la parution du livre de Jonhatan Little donna lieu à un échange entre lui et Florent Georgesco. Ce fut le seul entretien qu'accorda l'auteur des *Bienveillantes*, futur prix Goncourt. Comme quoi cette activité *critique* démontre son intelligence et son utilité revuiste. Les notes mêlent allègrement des noms comme Virginie Despentes, Marie Nimier, Chantal Thomas, Amélie Nothomb (ce sont des exemples) à ceux de parfaits ou parfaites inconnus, souvent des « premiers romans » : ainsi, elles dessinent un paysage littéraire non figé, elles sont le roman des romans, un genre délaissé aujourd'hui et ici réinventé, dynamisé. A chaque fois, je me passionne en lisant tous les commentaires, un par un. L'exercice est plus que réussi, il est séduisant par son « fatum » dirait Roland Barthes. Ainsi Julia Curiel commente *les Couilles de Dieu* d'un certain Didier Pourquier, sa conclusion est sans appel « cessez de travailler, installez-vous au milieu de vos oreillers et entrez dans les réjouissantes *Couilles de Dieu*. » Jean-Luc Sarré, poète remarquable et, en l'occurrence diariste, bénéficie d'un compte rendu de trois pages par Ariane Lüthi pour *Comme si rien ne pressait. Carnets 1920-2005*. (La Dogona). Elle souligne que le livre s'ouvre sur une citation de Georges Perros : « Prendre l'air était son métier. » Elle souligne le questionnement de Sarré entre travail et paresse : « La différence [...] est légère, aussi légère qu'un stylo. » Sarré ne musarde pas entre Chamfort, Joubert, Musil, Renard, Reverdy, Valéry « et bien d'autres », c'est une

famille de poètes-noteurs nous dit Ariane Lüthi qu'il salue. Mais ces notes sont aussi notes sur les notes : « La note : abordons vite cela au trait, afin de ne pas tout perdre, puis laissons le poème traiter les ombres. » « J'avais mis dans un carnet quelques idées en nourrice. Je m'en souviens deux ans plus tard et ne retrouve que des cadavres. » Oui, comme le dit Ariane Lüthi « on est face à un livre extraordinaire ». Telle est l'utilité pratique et généreuse que de signaler des livres à lire, dans des études, car la plupart des textes sont de deux ou trois pages. (N° 49). Dans « La rentrée littéraire » (n° 48) voici la conclusion de Stéphanie des Harts (pseudonyme ?) quant à Amélie Nothomb : « Amélie Nothomb, comme à son habitude, fidèle à la rentrée littéraire, c'est fort aimable. Merci. Et si on lui écrivait... Pour la remercier de sa constance. [...] De son humour grinçant [...]. Qui sait, elle pourrait bien nous répondre et peut-être même en faire un livre. » On le lit, le ton n'est pas acide, pas d'attaques frontales, juste parfois un peu d'ironie, la saveur de ces « Notes » est à découvrir, à méditer. Que de découvertes comme Alberto Velasco, publication post-mortem chez Hermann d'un homme mort en 1995 à 32 ans du sida : « Je ne sais pas combien d'années je peux *vivre* de cette façon qui est l'antithèse de la vie. [...] Je n'en reviens pas d'avoir pu donner autant de litres de moi, et si souvent, de sueurs, de sang parfois, de mucosités. » *Le Quantique des quantiques* dont la publication s'accompagne de témoignages émouvant pour l'auteur de « L'odeur de l'âme ». *La Revue littéraire* livre à notre curiosité des inédits, je citerai Laurent Marty, Alain Nadeau (« comment je ne suis jamais devenu écrivain », dont l'humour est « décapant »), des traductions, des journaux, (j'ai déjà cité *Etc.* de Dominique Noguez) dont celui attachant d'Alfred Eibel, grand ami et voisin et éditeur de Jean-Pierre Martinet (une redécouverte de *La revue littéraire* ainsi que Malcom de Chazal et Hélène Bessette, ces deux derniers étant publiés chez Léo Scheer), et le journal passionnant, aigu, de Serge Safran.

Presque au hasard, je citerai un texte prégnant et beau de Christian Lançon : « La dernière journée de Montherlant » (L'auteur nous conte que Montherlant, au téléphone, « voulant parler des gens bien portants – par opposition à lui [...] – il avait dit “les vivants”. Le rideau était

d'ores et déjà tombé. » Ce jour-là fut jour de la mort de Montherlant, de son suicide.), des études « contradictoires » sur Michel Houellebecq, donc une revue qui ne fuit ni le débat d'idées, ni l'actualité voire la controverse, il y eut une accusation de plagiat d'une auteur à une autre, toutes deux publiées, alors, chez P.O.L. On peut aussi bien y évoquer Paul-Jean Toulet (François Kasbi) que publier « Souvenirs de Paul Celan » (Monique Koepke). Monique Koepke narre sa rencontre, assez brève, avec Paul Celan, la première phrase (août 1948) : « Nos yeux se sont touchés », les derniers mots : « L'autobus t'a emporté / sans un regard tu m'as laissée / dix ans après / tu t'es noyé ». C'est dire que *La Revue littéraire*, depuis sept ans, fait preuve d'une santé, d'une acuité à saluer, en attendant la suite des textes, des journaux, des chroniques, des entretiens. On en demande encore... Au travail, jeunes gens !

La revue *Capharnaïm* publie dans son numéro 2 les lettres de Jean-Pierre Martinet à Alfred Eibel (cf. plus haut). Le sous-titre en est « Sans illusions... ». Le parcours de Jean-Pierre Martinet est édifiant, pour ne pas dire marqué du sceau du désespoir, tourné vers les ténèbres qui le poursuivront jusqu'à sa mort, devenu hémiparalysé, ayant comme seul secours l'alcool, retourné vivre chez sa mère. Auparavant, cet ancien élève de l'IDHEC travailla comme assistant-réalisateur à la télévision, avant de rompre, à la recherche improbable d'un lieu provincial où il pourrait s'adonner à sa passion : les livres. Ce sera un kiosque (?) qui fit faillite. Ces quelques éléments biographiques pour entrevoir un destin catastrophique, quasiment suicidaire. En 1975, Martinet publie son premier roman *La Somnolence* chez Jean-Jacques Pauvert qui lui vaudra un certain succès critique, mais déjà, ça et là, on souligne la noirceur du livre. *Jérôme*, considéré, par beaucoup comme son chef-d'œuvre paraîtra en 1978, aux éditions du Sagittaire, la critique est unanime pour lui reprocher de nouveau, et définitivement, sa noirceur, son pessimisme sans bornes. Une mélancolie « vitale ». Dans un entretien paru dans *La Revue littéraire* par Julia Curiel et Florent Georgesco, avec Alfred Eibel, ce dernier dresse un tableau de la famille Martinet (je ne cherche pas à expliquer l'écriture de Martinet !), apocalyptique : « Son père est mort très jeune [...]. Sa sœur était folle [...]. Son frère que j'ai connu,

était une sorte d'arriéré mental. » Alfred Eibel parle du « chaudron infernal » dans lequel Martinet a écrit *Jérôme*. Mais la parution va accabler l'auteur, à part des articles de Frédéric Vitoux ou Gilles Costaz, ce fut le silence critique. Dans sa correspondance Martinet réclame contre cette « censure », il ne cessera de revenir sur ce qu'il croit des échecs littéraires. Dix ans après *Jérôme*, Martinet publie à La Table Ronde en 1987 son dernier roman : *L'Ombre des forêts*. Alfred Eibel déclare : « Résultat : si mes souvenirs sont justes on en a vendu 428 exemplaires. Après « l'échec » de *L'Ombre des forêts* Martinet décidera d'arrêter, il ne publiera plus, subira une embolie, j'ai dit sa fin terrible, horrifiante. Les lettres de Martinet à Eibel, où il crache sur le « milieu littéraire », dont il se sent étranger, ces lettres sont implacables, dures, féroces, seul le poète et cinéphile Yves Martin semble trouver grâce à ses yeux. Deux citations, à propos d'un roman de Michel Cazenave qu'il a eu en lecture : « Trop de culture et pas assez de tripes. C'est pas ça la littérature, cette musique constipée, sans force, sans désespoir *vrai* (la seule source créatrice). » Et : « J'ai perdu toute l'année dernière à rédiger un manuscrit merdeux, du dégueulis impubliable. [...] Oui, un piège à cons, il n'y a pas d'autres mots : tout ce mécanisme, les relations auteur / éditeur, oui, tout cela, quelle pitoyable comédie (et en plus elle se joue devant une salle vide). » *Jérôme*, *La Somnolence*, *Nuits bleues calmes bières* sont disponibles aux éditions finitude. *Ceux qui n'en mènent pas large*, *Le Dilettante*, *La Grande Vie*, *L'arbre vengeur*, *L'ombre des forêts*, *La Table Ronde* (la petite vermillon), *Le Peuple des miroirs*, France Univers. Jean-Pierre Martinet : 1944-1993.

Qu'est ce que perdre le regard sur le monde, l'écoute de soi-même, vivre à côté de soi, tomber dans le mutisme ou l'anorexie mentale ? Je pourrais le dire autrement : Pourquoi les gens de revue parlent-ils si souvent d'une affaire de langue voire d'une forme de résistance ? Quel est le danger qui les guette qui nous guette – et tous les mots lancés contre le danger, comme on lancerait des pierres contre une vitre, ou encore les gestes qui tendent à naître comme si la menace d'autisme était générale, et que le risque le plus haut pour l'homme soit de s'apercevoir qu'il n'a plus rien à dire, plus de mots, des fantômes de vocables démonétisés, retombant en cendres... Sombre horizon. Mais si on relisait les intentions de nos aînés, les Surréalistes, ou les Rivière et Paulhan de la *N.R.F.*, les protagonistes des *Cahiers du Sud*, on s'apercevrait que ce qui mène les femmes et les hommes à fonder puis à animer des revues relève de ce type d'interrogations, de cette espèce de tourment personnel et intime à quoi la revue tente de répondre diversement et collectivement. En un mot, et peut être est ce mot qui définit ce que l'on essaie perpétuellement de penser sous le terme de modernité, en un mot beaucoup de revues, de décisions de création de revue répondent à un sentiment d'urgence plus ou moins louable pour les lecteurs, plus ou moins déclaré, cependant je suis sûr que les revues qui comptent encore *ou* celles qui compteront sont nées ou naîtront de ce sentiment d'urgence.

Si je sais me relire, et, surtout lire Antoine Borman dans le numéro de la revue *Poésie* (déjà citée), le « français », surtout en prose serait devenu tel grâce à une nouvelle greffe du grecque selon la traduction de l'humaniste Jacques Amiot de *Plutarque*. Comment qualifier ce phénomène, à coup sûr il ne s'agit pas de rhizome (encore que) serait-ce une bande de Moebius (et on songe à Jacques Lacan) créée par la traduction (j'y insiste), comme si le français n'avait jamais quitté sa racine grec mais qu'il lui eût fallu « une piqûre » de rappel, pour trouver sa souplesse et son « dire » net et savoureux : le retour du Père ou de la Mère, du refoulé, presque un infanticide, comme chez Racine, selon Roland Barthes. Car si Montaigne a redouté un certain affadissement du français quant à « la pensée » il n'en fut rien ; ce fut un nouvel accouchement matricide ou parricide, une fondation, en tout cas, grâce à la possibilité d'une accumulation de liens nouveaux entre l'ancien et le « nouveau » français, une liberté qui dégagea notre langue de sa gangue étymologique (comme Victor Hugo dégagea le vers classique théâtral en le confiant à une transmutation presque biologique...) « Une fleur de sang » bien étrange pour citer, à mon tour, Jules Michelet. Je dois m'égarer, comme si je désirais, de toutes mes forces, faire entrer la poésie dans la prose, celle de « l'aureille »... Je vais encore aggraver mon cas (s'il est possible) en recitant Roland Barthes : « ... la littérature devient l'Utopie du langage » (je doute qu'Antoine Borman eût été d'accord avec moi et Barthes)...

XXXX

Née en 1946 et fondée par Georges Bataille l'aventure de *Critique* qui (heureusement) se poursuit aujourd'hui a suscité toutes sortes d'études passionnantes, pour n'en citer qu'une, je citerai le livre de Sylvie Patron *Critique 1946-1996, une encyclopédie du monde moderne*, aux éditions de l'IMEC (1999). Parmi les documents cités figure « Cinq minutes avec... Georges bataille », par Dominique Arban, et paru dans *Le Figaro littéraire* en 1948. Elle l'interroge sur l'idée de fonder la revue. Georges Bataille : « L'origine de *Critique* est liée au fait que j'ai passé une dizaine d'années au service des périodiques à la Bibliothèque nationale, service que j'ai fini par diriger. En réfléchissant à ce que pouvaient signifier les périodiques, j'ai pensée à l'intérêt qu'aurait une revue représentant l'essentiel de la pensée humaine prise dans les meilleurs livres. L'une des plus anciennes revues le *Journal des savants*, qui date du XVIII^e siècle, suivait cette formule. *Critique* étudie les livres représentatifs de ce qu'il y a de nouveau dans la pensée littéraire, scientifique, politique... » Comme le dit l'auteur de l'étude sur *Critique* quant paraît le numéro 1 « Bataille n'est pas encore Bataille, celui que nous connaissons sous ce nom ». « [...] pour ces raisons Bataille se trouve vis-à-vis de Sartre (qui un an auparavant a fondé *Les Temps modernes*) dans une position d'autorité mal acceptée », *Critique* ne sera pas d'emblée publiée par les éditions de Minuit. Maurice Girodias, l'éditeur entre autres de Henry Miller, en sera le premier éditeur (les éditions du Chêne), suivront Calman-Lévy et Minuit (enfin). *Critique* connaîtra un an d'interruption en 1950. L'ambition de *Critique* est de « donner une figure à tout le mouvement de la pensée actuelle. » En 1981 Jean Piel alors directeur de *Critique* (après le décès de Georges Bataille) précisera : « faire une figure de l'époque c'est philosopher ». L'ambition est haute, grande, surtout que *Critique* se veut une revue mensuelle. Cependant (je cite) : « Ouverte et pluraliste, sans souci d'unité, *Critique* n'est pas la revue d'un groupe [contrairement aux *Temps modernes*, à *Esprit* et même à la *N.R.F.* Il y a à *Critique*, d'emblée, malgré la présence de Weil, Kojève et Koyré une

certaine distance marquée avec le monde universitaire, représentée essentiellement par le « couple » Blanchot-Bataille. Contrairement au *Lettres Nouvelles* de Maurice Nadeau ou *Les Temps modernes*, *Critique* s'emploiera à ne pas se définir politiquement. Au risque de mal l'interpréter on peut citer la réponse de Georges Bataille à Maurice Nadeau qui le presse en 1958 (arrivée politique de de Gaulle) de prendre parti dans un collectif de revues, Georges Bataille répondra : « Vous savez que *Critique* n'est pas une revue de gauche. Ce n'est pas une revue politique. » Naturellement, la « chose » est, était, un peu plus compliquée, mais *Critique* ne veut pas « prendre position sur tel ou tel fait d'actualité » dit très bien Sylvie Patron. La crise « éditoriale » des années 1949-1950 après le lâchage de Calman Lévy a ceci de bon qu'elle révèle comment et combien Bataille refuse tout net une co-direction avec Weil et Mayer, il mettra en avant que la revue a besoin d'une direction unique, de quelqu'un capable de la faire fabriquer matériellement (grâce à son expérience en ce domaine), choix des caractères et des corps d'impression : Bataille se révèle ainsi pleinement un homme de revue, il s'appuiera sur Jean Piel qui lui succédera après sa mort. J'insiste, voici ce que Piel déclarera à *Libération*, répondant à la question : « Comment était Bataille en tant que directeur de revue ? » Piel : « Son côté chartiste ressortait. C'était quelqu'un de très pointilleux. On devait tout indiquer : le format des livres, les références, la pagination. A l'époque je m'y perdais. Il préparait la copie avec minutie. »

Même après sa nomination à la tête de la bibliothèque d'Orléans, en juin 1951, « [il] suivait de très près la conception des numéros, confectionnant les sommaires, relisant tous les textes, taillant dans les articles quand il l'estimait possible et utile » ; « Dans une lettre de 1952, Bataille précise bien qu'un certain travail technique, qu'il a toujours fait, doit être fait et ne peut, à quelques détails près, être fait pour l'instant que par [lui]. » Je l'ai dit, après la fameuse revue *Documents*, avec *Critique*, Bataille s'est révélé un grand homme de revue... la suite de l'aventure de *Critique* avec les arrivées de Jacques Derrida, Michel Foucault, Michel Deguy, Yves Bonnefoy, Michel Serres, Jean Starobinski au comité est à lire dans le livre de Sylvie Patron. Il y aura même les années

Tel Quel, structuralistes, avec les participation de Julia Kristeva, Philippe Sollers, sans oublier Roland Barthes... les numéros spéciaux se multiplieront... Reprenons le point de vue de François Mauriac, *Critique* : « la meilleure revue actuelle ». C'est aujourd'hui Alain Roger qui a en charge la direction de *Critique*. Elle a largement dépassé le numéro 700 ! Aveu : je n'ai fait que survoler le livre de Sylvie Patron (IMEC) : plus de 400 pages, des documents des annexes qui mériteraient un compte rendu un peu plus fourni. En particulier, un chapitre sur les rapports amicaux et littéraires « entre *Critique* et *Les Temps modernes* » sur lesquels je reviendrai. Pour l'heure, j'ai sous les yeux le numéro 768 de mai 2011. Une première « partie » intitulée « Terrorisme et globalisation », trois articles et un entretien de Mireille Delmas-Marty. Dès l'éditorial les enjeux sont posés : « Les terroristes méconnaissent la mort et ne reculent pas devant l'usage d'une extrême violence. Le terrorisme relève en cela d' "une région ordinaire et obscure" ». « Plus que jamais les terroristes ignorent les frontières [...], se jouent des règles internationales tout en bafouant les principes de souveraineté étatique. Nouveaux acteurs transnationaux [...] ». Dans l'étude qui suit Jean-Louis Poirier cite Spinoza : « Ceux qui n'ont ni crainte ni espoir ne relèvent que d'eux mêmes et ils sont des ennemis de l'Etat auxquels on a le droit d'opposer une contrainte ». L'auteur de l'étude, Jean-Louis Poirier, cite le livre d'Hélène L'Heuillet *Aux sources du terrorisme* (Fayard, 2009) où il prélève cette phrase : « Le terrorisme se prétend toujours représailles contre le terrorisme de l'autre. » Il commente : « Issu de la dérégulation politique, le terrorisme est donc mû par un mouvement de révolte individuelle et il a pour objectif d'impressionner en produisant la terreur. » Plus loin : « Dans un tel dispositif, la mort, ou le rapport à la mort du terroriste occupe une position centrale et distingue radicalement ce dernier du soldat classique. On cite Oussama Ben Laden : « Nous aimons la mort [...] comme vous vous aimez la vie. » La souffrance, alors, est promotionnée « au rang de commandement », grâce à « l'impératif du renoncement à soi ». Citant Raymond Aron et Albert Camus, l'auteur de l'étude commente que nous sommes face à « une nouvelle manière de tuer ». Les deux autres études qui suivent sont aussi

pertinentes (est-ce bien le terme en l'occurrence ?) et troublantes. L'entretien avec Mireille Delmas-Marty est également d'une grande tenue et ne laisse de nous interroger. Trois citations. 1. « Prenez le droit européen : vous avez à peine le droit de l'étudier qu'il a déjà changé, comme un nuage. » 2. « Il est en effet impossible de comparer les systèmes de droit du monde entier. » 3. Il ne suffit pas de créer le concept de « crime contre l'humanité » comme valeur universelle pour construire l'humanité. » Nous dit cette grande juriste, ajoutant : « L'État de droit en France, n'a pas été suspendu, mais il est contourné par la création de nombreuses commissions *ad hoc* qui évitent de saisir la Commission Nationale Informatique et Libertés (CNIL) et la Haute Autorité de Lutte contre les Discriminations et pour l'Égalité (HALDE) sur les discriminations. » Sombre tableau, mais Mme Delmas-Marty (lisez donc !) y voit « une issue » grâce au travail pictural de Viera da Silva, Paul Klee et Pierre Boulez. « De telles œuvres suggèrent qu'il existe des solutions au désordre du monde. [...] Nous avons besoin de l'imagination pour agir sur le réel. » L'étude qui suit porte sur le travail « théorique » de Pierre Bayard, auteur de *Plagiat par anticipation. Et si les œuvres changeaient d'auteur*. « Chez lui la théorie se fait fiction », commente Sophie Létourneau, « la lecture, réécriture ». Plus loin, elle écrit : « L'auteur ne serait ainsi qu'une partie de l'œuvre au même titre que le personnage. » « Au final, tout se passe comme si le véritable auteur de *Don Juan* de Molière n'était ni Molière, ni Corneille, mais Pierre Bayard. » Je vous laisse rêver à ces phrases qui vont bien au delà de « la mort de l'auteur » naguère proclamée par Roland Barthes ou Michel Foucault. Faites donc comme François Bon, je cite : « Nombreux sont les lecteurs qui, comme François Bon, attendant désormais le "nouveau Bayard" tous les ans, ou les deux ans, et qui se précipitent sur chaque nouvel opus dès sa sortie. » Et, cette phrase est signée dans *Pour une critique décalée* par Laurent Zimmermann, semble-t-il... Encore un mot sur le numéro 768 de *Critique*, il se conclue par une étude intitulée « Peter Greenway et le paradoxe de Renoir » qui a déclaré « le temps peint lui aussi ». Encore un bijou, signé Jean-Pierre Naugrette. Tel est le sommaire (incomplet) d'un numéro ordinaire, mensuel de la revue. Tel fut bien le projet de Georges Bataille d'une « insti-

tution au service de la culture », « un condensé de la production imprimée du monde entier » (le numéro succinctement évoqué comprend des comptes-rendus d'ouvrages étrangers)...

XXXXI

(une histoire de chapeau, *impromptu*)

Gérard Farasse dans l'édition qu'il a établie (Galilée, éd.) de Francis Ponge : *Picasso évidemment*, nous conte, en relatant ce qu'en a écrit Ponge une histoire de chapeau entre Picasso et Ponge. Je résume : Paul Eluard, Ponge et Picasso se rendent au *Catalan* pour y déjeuner où se trouvaient déjà Dara Maar, Nush, Fenosa, Cocteau. « J'eus bientôt très mal à la tête, écrit Ponge. Quand je l'eus avoué Picasso se dégagea aussitôt de ses voisines sur la banquette, me fit prendre une aspirine au comptoir puis sortit avec moi sur le trottoir, disant qu'un peu d'air frais me ferait du bien. Mais il faisait plutôt froid que frais. Aussitôt il se ravisa, rouvrit la porte du petit restaurant, cueillit au portemanteau son propre chapeau, ressortit et me l'imposa (comme on dit en langue noble).

Croyez-le si vous voulez, l'aspirine n'avait certainement pas eu le temps d'agir [...] ; eh bien, coiffé du vieux chapeau du vieil artisan, en deux minutes je fus guéri, ma migraine instantanément dissipée. Picasso en riait lui-même. » (*in L'Atelier contemporain*)

A lire ces lignes, peut-être, me pardonnera-t-on mes nombreux coups de chapeau dans ce texte... D'ailleurs, ne vins-je pas de rendre un double coup de chapeau à Francis Ponge et à Pablo Picasso, sans oublier (ça fait trois) Gérard Farasse.

XXXXII

« La poésie n'est pas le conservatoire de la langue, mais tout au contraire le creuset de son renouvellement infini. »

Jacques Dupin

La citation qui précède introduit au mieux l'évocation de la revue *Rebaults* qui a déjà publié vingt-sept numéros. Revue de passion, une passion pour la poésie (voire la prose), le dessin et la peinture. Il faut dire qu'Hélène Durdilly qui la co-dirige est peintre, Jean-Pierre Chevais a une longue pratique de l'édition et Jacques Lèbre, qui y signe toujours des petites études sur des contemporains, est poète (Il signe dans le n° 27 une étude sur le remarquable *Été II* de Bernard Chambaz.) *Rebaults* ne se contente pas de publier des contemporains jouissant d'une certaine notoriété (relative...), mais souvent, très souvent des premiers essais en poésie. Beaucoup y font, si ce n'est leurs premiers pas, du moins n'affichent pas encore une publication en volume. Assurément, ne sommes-nous pas dans « la circulation générale des marchandises », pour citer Maurice Nadeau. D'où l'extrême nécessité et d'aspect plus que précieux de pareille offensive (non, je ne me trompe pas de terme !), si pour *Rebaults* chaque numéro est un risque, un pari, ce pari est à chaque fois réussi, parce que non élitiste, ne consacrant pas une école ni un courant : le goût, l'appétit de lire, d'offrir, on peut vivre longtemps à la lecture d'un seul numéro. Lire dans le désordre, puis « dans l'ordre » de la pagination, s'arrêter aux contributions des peintres, rêver en quelque sorte, ou du moins être la proie du songe, à des songes, une songerie que la qualité plastique et visuelle de chaque volume renforce, tour à tour. Isabelle Raviolo, qui a très peu publié jusqu'aujourd'hui nous donne à lire peu de pages, mais ce peu-de-pages est attachant, captivant, voici un tercet, presque un haïku : « Dans le coquillage / Une demoiselle repose / Eventail cassé. » Rosanna Warren est (fort bien) traduite de l'anglais par Aude Pivin, le poème « Aubade », entre autres est fort beau, d'une beauté « avide », marquée par « l'ombre » les ombres « l'enfant perdu »,

une poésie qui sourd du réel et se mélange de musique, interrogative, je veux dire en proie à un questionnement essentiel : « Tu m'as dit la vérité ? », en voici trois vers que je laisse intacts : « ta question tranchante / comme une lampe coupe / net : surprise, la chair ne sait plus un instant comment saigner ». A vous de lire « Un instant ». Les pages de Christophe Lamiot Enos, étonnantes, familières, étranges, portées par une lumière quotidienne, s'arrachent à elles-mêmes : elles semblent découvrir un soleil sur l'asphalte de la ville... Nulle contribution qui ne mérite d'éloge, en particulier Nicolas Cendo ou Jean-Pierre Chambon, Gérard Noiret... J'arrête là, je veux simplement souligner une belle rigueur de choix à la hauteur de la mise en pages, j'en ai oublié Etienne Faure qui manifeste une voix originale, mais ses poèmes sont si serrés, un peu à la manière d'un André Frénaud, ou les grains d'un épis de maïs que je ne peux pas, honnêtement, en détacher des vers, ce serait leur faire un mauvais coup, je reprendrai juste un de ses titres pour dire que c'est écrit *à mains nues* (on peut aussi, avec respect, songer à Jean Follain). Christian Bonnefoi et Gérard Duchêne, pourtant à l'« esthétique » si différente sont du parcours avec des œuvres qui par rapport à eux-mêmes surprennent, séduisent ou, du moins, s'imposent. J'ajoute que présentant un numéro spécial de la revue *Rebaults*, intitulé « dix poètes nés autour de 1950 », Jacques Lèbre conclut sur ces mots : « Une seule chose est sûre : il faut des poètes aujourd'hui pour qu'il en reste quelques-uns demain. En voici dix. » Jacques Lèbre définit, au plus simple, le rôle, l'ambition de tout revuiste, et je préfère, en l'occurrence, utiliser le mot éthique. C'est bien de cela qu'il s'agit, avec *Rebaults* et d'autres revues, d'être mêlé par un projet qui dépasse, déborde l'ambition personnelle ; le désir de publier, de « mettre au monde », d'autres plumes, d'autres écritures... Il est un cliché tenace, jusque dans la presse spécialisée (aujourd'hui réduite à la portion congrue), qui est la posture de l'écrivain face à la page blanche (que d'âneries a-t-on pu lire ou entendre et qui perdurent !). Mais. Un écrivain est toujours entouré de livres, d'œuvres en cours ou accomplies : il respire et écrit au mitan de la littérature. Publier une revue, essentiellement de poésie, est donc la pensée, comme l'a écrit (en titre) Michel Deguy que *La poésie n'est pas seule*, ni la littérature, ni les

livres, ni les revues. Oui. On peut s'étonner des noms aux sommaires des revues que la poussière semble avoir effacés. On doit, plus sûrement, se réjouir de tel ou tel voisinage, ces noms, qui aujourd'hui paraissent séparés par l'aura de quelques-uns et le temps, ont voisiné naguère ou jadis : là est le réel plaisir du lecteur, quand la revue a fait en sorte qu'il en reste « quelques-uns » aujourd'hui... C'est tout le mal que je souhaite aux revues, et, en particulier, à *Rebouts*...